

Éditorial

La défense de la langue française et l'Institut Pasteur

Pierre-André Julien, Michel Marchesnay et Robert Wtterwulghe

Volume 1, numéro 3-4, 1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1007883ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1007883ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Presses de l'Université du Québec

ISSN

0776-5436 (imprimé)

1918-9699 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Julien, P.-A., Marchesnay, M. & Wtterwulghe, R. (1988). Éditorial : la défense de la langue française et l'Institut Pasteur. *Revue internationale P.M.E.*, 1(3-4), 255-257. <https://doi.org/10.7202/1007883ar>

Éditorial

La défense de la langue française et l'Institut Pasteur

La récente décision de l'Institut Pasteur de publier désormais en anglais les trois sections de ses prestigieuses ANNALES sous les titres de «Research in Microbiology, Research in Immunology, Research in virology» constitue non seulement une gifle au célèbre biologiste dont l'Institut a pris le nom et un affront à la langue française, mais un cadeau de plus à l'économie américaine et un contresens allant à l'encontre de la culture scientifique et de son processus d'invention. Nous ne pouvons que voir dans ce geste une certaine lâcheté sinon un abandon face au besoin d'enrichissement et de dynamisme de la langue française pour tenir sa place dans le concert des nations.

La langue n'est pas qu'un moyen de communication. Elle est surtout le support, la formulation d'une culture. Le passage graduel d'une langue à une autre entraîne inexorablement l'abandon d'une culture pour l'autre.

La culture constitue un mode de vie, fait d'histoire et d'habitudes acquises graduellement. Elle est un milieu dans lequel une population se plaît à vivre. Toute confrontation brutale avec une culture dominante crée inévitablement des tensions de plus en plus graves qui finissent par abâtardiser le groupe le plus faible. On connaît ces effets dévastateurs chez maints peuples autochtones (Amérindiens, tribus africaines, aborigènes d'Australie...) qui subissent le choc de la confrontation entre cultures opposées dont l'une est dominante. Et même si la déchéance s'effectue en douceur, par exemple dans des populations aux cultures plus proches de la culture dominante, la confrontation provoque des effets tout aussi pernicieux. Il faut aller voir le film récent «Les tisserands du pouvoir», lequel illustre la disparition, en moins de quarante ans, du million de francophones de la Nouvelle-Angleterre pour comprendre que la «folklorisation» menace tout groupe qui troque sa langue contre une autre au nom d'une supposée efficacité ou encore qui l'empêche d'évoluer en la reléguant aux activités les moins culturelles ou les moins scientifiques.

La culture n'est pas qu'une affaire de théâtre, de peinture, de cinéma... Elle doit être dynamique sur tous les fronts. Les chercheurs scientifiques sont un des éléments essentiels de son développement. Ils sont les premiers à faire évoluer, à moderniser une langue, afin qu'elle réponde aux nouvelles réalités. S'ils travaillent avant tout pour la langue des autres, qui revitalisera la leur ?

Bien installés dans leur tour d'ivoire, certains chercheurs peuvent se dire a-politiques et se considérer au dessus de la mêlée. Selon eux, la science serait universelle et ne connaîtrait pas de frontières. Pourtant, ils constituent souvent les privilégiés d'une société ayant dépensé et continuant à investir des sommes énormes dans leur formation et le soutien de leurs travaux. Pourquoi baisseraient-ils les bras tout en profitant des avantages d'un mode de vie dans lequel ils se trouvent à l'aise ? De quels droits demanderaient-ils aux autres de défendre la langue et la culture nationale tout en travaillant avec et pour une autre langue ?

Dans les années 50 et 60, on critiquait beaucoup la fuite des «cerveaux européens» vers les États-Unis, fuite qui a soutenu le dynamisme de l'économie américaine. Encore aujourd'hui, on constate la coûteuse hémorragie en intellectuels de toutes sortes des pays du tiers-monde, intellectuels qui, après avoir étudié dans nos universités et qui, pour mille et une bonnes raisons individuelles, refusent de retourner travailler à la construction économique et politique de leur pays. Or la fuite des cerveaux n'est pas seulement une histoire d'émigration. Elle passe aussi par la traduction systématique des travaux scientifiques.

A l'opposé, on reconnaîtra qu'un des avantages qui fait la fortune du Japon est cette capacité particulière de s'abreuver à la science et à l'innovation occidentales tout en demeurant relativement fermé aux chercheurs des autres pays à cause de la barrière de la langue. Si les Japonais apprennent l'américain, la réciproque est rare. Surtout depuis les années 60, alors que les universités américaines cessaient d'exiger de leurs candidats au doctorat la connaissance d'au moins trois langues. D'ailleurs, pourquoi ces derniers le feraient-ils puisque la plupart des chercheurs (autres que japonais) présentent leurs résultats en anglais ?

L'invention scientifique surgit du choc de la différence. Ce fait est, croyons-nous, un troisième élément que les chercheurs de l'Institut Pasteur ont oublié. En effet, la création scientifique requiert la comparaison de points de vue différents, la confrontation des idées. Créer, c'est faire surgir l'ordre dans le désordre comme le rappellent Atlan, Prigogine, Capra..., et comme le systématise si bien Feyerabend. La création est donc favorisée par le choc des différences culturelles, lesquelles gagnent ainsi à être développées, tandis qu'une uniformisation progressive de la culture scientifique, par le biais de la standardisation linguistique, ne peut que conduire à son appauvrissement.

Ceci est particulièrement important dans les sciences de l'homme et de la société telles les sciences de la gestion et de l'économie. L'identité du discours scientifique est ici étroitement reliée à la culture qu'il décrit et promeut. Certes, bien des méthodologies anglo-saxonnes, lorsqu'elles ne se dévoilent pas dans leurs propres excès, sont des références utiles, voire nécessaires. Mais il appartient aux

chercheurs de les transcrire, de les interpréter sans les singer, de les adapter à leur propre langue, car seule cette langue peut posséder les mots propres à traduire les spécificités du milieu humain et social qu'ils souhaitent décrire et expliquer.

A preuve, les principales causes de rejet par les revues américaines d'auteurs non américains sont doubles : «maniement insuffisant de la langue américaine et problème non pertinent pour l'économie ou la société américaine». Réciproquement, l'édition en français d'articles américains (par exemple dans la revue «Harvard-l'Expansion») fait apparaître au grand jour le décalage culturel.

Portons maintenant notre raisonnement sur les revues internationales, dont nous voulons être un exemple, et dont l'objet doit être de permettre à des communautés scientifiques, éloignées dans l'espace mais culturellement proches, de confronter leurs travaux. Dans cet esprit, une solidarité «latinophone» se dessine, pour laquelle les langues d'origine latine s'avèrent plus enrichissantes, plus «communicantes», qu'un anglais vernaculaire.

Il faudra toutefois noter que cette argumentation ne se veut pas un plaidoyer xénophobe et anti-anglo-saxon. D'ailleurs, les auteurs de ces lignes ont eux-mêmes écrit des articles en anglais ou en américain, comme dans d'autres langues, dans des revues étrangères. Mais il ne faut pas, répétons-le, négliger ses revues et sa langue.

Nous voulons faire nôtres ces propos qu'écrivait, en mai dernier, «le Conseil de la langue française du Québec» dans son «Avis sur "Le français dans les publications scientifiques et techniques" » : «Si la langue scientifique est américaine, il y a de fortes chances pour que la culture scientifique le devienne également car on ne peut dissocier la culture de la langue dans laquelle la science est formulée».

C'est ainsi que la REVUE INTERNATIONALE P.M.E., créée justement dans le but de stimuler la recherche et le développement dans le domaine de l'entrepreneuriat et des P.M.E. dans la communauté francophone et latine, ne peut être en reste des protestations qui se sont multipliées suite à la position de l'Institut Pasteur ou à la tendance de beaucoup d'autres associations scientifiques de langue française à baisser pavillon devant l'envahissement non seulement de la langue, mais de la culture américaine. En contrepartie, nous nous engageons à favoriser la meilleure recherche possible pour justement démontrer qu'on peut atteindre et conserver un haut niveau scientifique tout en cherchant et en écrivant en français.

Le présent numéro, avec des articles tant de chercheurs européens que québécois, en partie orienté sur l'innovation technologique et les nouvelles technologies, va dans ce sens.

Pierre-André Julien, directeur, Université du Québec à Trois-Rivières

Michel Marchesnay, directeur-adjoint, Université de Montpellier

Robert Wtterwulghe, directeur-adjoint, Université Catholique de Louvain